

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Les Jardins de la lecture

Andrea Moorhead, *La blancheur absolue*,
Trois-Rivières/Marseille, Écrits des Forges / Autres Temps, 1995,
88 p., 10 \$.

Serge Patrice Thibodeau, *Nous, l'étranger*,
Trois-Rivières/Luxembourg, Écrits des Forges/Phi, 1995, 84 p., 10
\$.

Pierre DesRuisseaux, *Noms composés*, Montréal, Triptyque,
1995, 102 p., 16 \$.

Jacques Paquin

Numéro 81, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38825ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (1996). Compte rendu de [Les Jardins de la lecture / Andrea Moorhead, *La blancheur absolue*, Trois-Rivières/Marseille, Écrits des Forges / Autres Temps, 1995, 88 p., 10 \$. / Serge Patrice Thibodeau, *Nous, l'étranger*, Trois-Rivières/Luxembourg, Écrits des Forges/Phi, 1995, 84 p., 10 \$. / Pierre DesRuisseaux, *Noms composés*, Montréal, Triptyque, 1995, 102 p., 16 \$.] *Lettres québécoises*, (81), 36–37.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for Érudit, featuring the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Andrea Moorhead, *La blancheur absolue*, Trois-Rivières/Marseille, Écrits des Forges/Autres Temps, 1995, 88 p., 10 \$.
 Serge Patrice Thibodeau, *Nous, l'étranger*, Trois-Rivières/Luxembourg, Écrits des Forges/Phi, 1995, 84 p., 10 \$.
 Pierre DesRuisseaux, *Noms composés*, Montréal, Triptyque, 1995, 102 p., 16 \$.

Les Jardins de la lecture

Certes, cette métaphore est usée : mais ne juge-t-on pas la poésie (et sa lecture) à ses fruits ? En voici trois exemples : un jardin d'hiver, un jardin sous l'orage et un jardin de petits mots.



POÉSIE

Jacques Paquin

J'AI EMPRUNTÉ L'INTITULÉ DE CETTE CHRONIQUE à Serge Patrice Thibodeau, dans ce vers : « dans les Jardins de la Lecture et sous l'orage / il encercler l'objet de son geste en marchant muettement » (p. 51). Ce pourrait être une définition intéressante de la poésie ou de la lecture. Je n'encerclerai donc pas verbeusement les trois recueils de cette chronique d'un constat sur la poésie québécoise en général : je laisserai plutôt à chaque auteur le soin d'intervenir dans le recueil des autres. Il est rare, n'est-ce pas, qu'on cultive son jardin sans jeter de temps à autre un coup d'œil à celui du voisin...

Un jardin de givre et de paroles

L'illustration de la couverture (signée Robert Moorhead) me fournira une excellente entrée en matière pour parler du recueil d'Andrea Moorhead. La partie droite du dessin représente un paysage qui offre à l'observateur un horizon de vallons et de collines ; l'autre moitié représente les ruines d'une partie d'habitation autrefois soutenue par des colonnes aujourd'hui écroulées. Juste derrière s'élèvent des arbres qui font la transition entre les ruines et le paysage qui se profile à l'arrière. Un dernier élément vient briser cette illusion réaliste : de petits cercles disposés verticalement, et qui peuvent ressembler à des bulles, sont disposés à intervalles réguliers dans l'ensemble du tableau. Ce dessin est emblématique du propos et du ton général du recueil. Le paysage est pastoral, bucolique même, mais il est enseveli sous la neige et le froid. Les ruines, dans le tableau, annoncent la présence insistante, dans le recueil, des pierres qui jonchent le sol, et en particulier les tombes, pierres des souvenirs ensevelis. Andrea Moorhead a brodé autour d'un sujet familier, en projetant sur le paysage endormi la léthargie du cœur. L'hiver porte les traces d'un visage disparu et le froid emprisonne une parole gelée. Les ruines, la nuit, le givre n'empêchent toutefois pas le feu de couvrir au fond du cœur :

*chaque syllabe tirée
des profondeurs
souches brûlées ou vertes
parmi tant de blancheur
au plein centre du cœur en flammes. (p. 15)*

Andrea
Moorhead

l'âme offerte aux méditations que suggèrent les associations entre la « blancheur absolue » de la mort (« anaphore interminable parmi toutes ces pages ») et de l'absence, mais également le poème, son cheminement souterrain, comme un feu qui couve sous la terre, la sève des arbres, les veines qui mènent au cœur. La parole de Moorhead, endeillée mais toujours vive sous les cendres, a réussi à l'aide de peu d'éléments (et, à cet égard, les premières pages souffrent des nombreuses répétitions) à créer un petit jardin d'hiver qui invite à une méditation qui rejoint parfois, avec bonheur, une sensibilité taoïste : « quand il neige, personne n'entend ce qui tombe. » (p. 77)

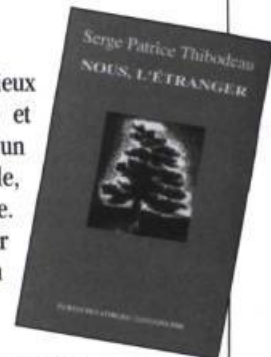
S'exiler pour exister

Le recueil de Serge Patrice Thibodeau se divise selon trois lieux et trois dates : La Rochelle (1654), Chipoudie (1697-1755) et Madawaska (1789). Le premier sert de tremplin à la fuite d'un couple de proscrits, le deuxième marque l'errance d'un peuple, alors que le dernier signale la fondation d'un nouveau territoire. On passe ainsi d'une dérive voulue à une errance subie pour enfin atteindre une terre où demeurer. La première partie, où l'on peut reconnaître des accents rimbaldiens conjugués à une recherche de l'absolu religieux, vient magnifier une quête de l'amant d'autant plus intense qu'elle condamne le locuteur et son compagnon à devenir des bannis. On peut y lire le télescopage de trois relations : celle qui rapproche d'un appel mystique (nommément Dieu), celle qui unit les compagnons de voyage (et qui les condamne à l'altérité) et enfin celle qui marque le destin des Acadiens.

Les références explicites à la diaspora acadienne demeurent discrètes dans la première partie du recueil, qui s'ouvre et se referme sur un départ délivré des contingences spatiotemporelles. C'est que le départ, dans la perspective d'un poète acadien, comporte une ambivalence : bien qu'il soit chanté avec des élans romantiques (« ô que vienne l'envol / ou que vienne violent le refus de l'hiver », p. 31), il a été imposé aux Acadiens et les a condamnés à être de continuels errants. On comprend pourquoi le départ constitue un défi dans cette section qui se termine comme elle a commencé :

*je me soumets à l'Appel
et vaseuses les rives
elles s'éloignent l'une de l'autre
plus rien ne m'empêche de partir (p. 56)*

Serge Patrice
Thibodeau



Les cinq parties qui organisent le recueil composent un inventaire de

La citation de Ronald Després qui ouvre la deuxième partie est révélatrice de cet apprivoisement du départ : « Tu es, mon Acadie — Et sans douleur, cette fois — / Pays de partance » (p. 58). On peut se demander si la véritable quête de Thibodeau ne consistait pas à concilier la dérive que lui dictait l'écriture avec la crainte que cet égarement ne mène à la perte irrémédiable du pays : n'est-ce pas en somme ce que doit surmonter tout écrivain acadien ? Faut-il alors s'étonner que les deux autres parties soient quantitativement plus modestes, bien qu'elles coïncident avec la fin du parcours de cette fuite en avant ? Si le poète voyage de la périphérie (itinéraire de l'exil) au centre (le retour au pays), persiste toutefois la difficulté d'être, rendue sensible notamment dans les références négatives à la vase, aux algues, au sable, à tout ce qui constitue la particularité du paysage acadien dans ses liens (ambigus) avec la mer ; ce qui entraîne ce jugement d'une amère ironie : « l'exil au goût ranci de l'eau / il plaît aux nomades » (p. 69) ; mais c'était bien « avant que l'exil ne parle de partir » pourrait ajouter DesRuisseaux (p. 53). La mer, comme la fuite, possède deux faces contradictoires qui semblent se résorber dans l'avènement du pays dont rend compte la dernière partie. Thibodeau a dépassé la contradiction habituelle entre pays et non-pays en signant un recueil magnifique qui raconte « les chemins de l'exil » dans une aventure de l'écriture. À lire à voix haute pour en goûter la qualité du chant.

Une pluie de mots

Il y a des recueils devant lesquels le critique se trouve décontenancé parce qu'il ne sait par quel bout les prendre. Ce peut être parce que les poèmes donnent difficilement prise à un discours critique ; mais la minceur du propos du poète peut parfois en être la cause. Ça a malheureusement été le cas quand j'ai lu le dernier recueil de Pierre DesRuisseaux. Pour celui-ci, la poésie se définit ainsi : « c'est les mots / d'avant les mots de tous les mots / de tous les horizons d'avant les mots / qui se prennent aux mots » (p. 37). On trouve en maintes pages la présence des mots, conçus davantage comme les signes indubitables d'une essence que comme simples matériaux du poème. Il est curieux qu'on fasse encore reposer l'effet de poésie uniquement sur la toute-puissance des mots. La poésie se réduit-elle aux vocables ? N'est-elle pas aussi rythme, syntaxe, voix, espace, et bien d'autres choses encore ? J'ai l'impression que ce recueil n'est pas suffisamment mûri, qu'il crée beaucoup d'effets, qui restent cependant gratuits. Voilà donc une poésie qui, plutôt que de se laisser porter par l'essentiel (qui, on le sait, se résume à peu de choses), fait des manières, tergiverse et trahit sans doute le vœu de simplicité initial. Certains textes ne laissent pas d'étonner : « Les yeux que nous croyons dépasser / reconnaissent l'illusion / de ce qu'on n'a pas su reconnaître ». Et puis, comment lire les vers suivants ?

*L'indéfectible voix elle peut apparaître
et les mots nous survivre
tout ce qui se tait resurgira
incommunicable par la part
de nous que l'on refoule comme une pluie
à elle nous donnons le bouche-à-bouche. (p. 66)*

Qu'on m'indique le fil d'Ariane qui me permettrait de m'initier à cette poésie. Je n'ai pu déchiffrer l'alphabet de ce que la quatrième de couverture désigne comme « une révélation de l'âme ». Je dois me résigner et me répéter, comme Moorhead, que « le chemin ne mène nulle part » (p. 68).

le poème en revue



La revue de poésie

BULLETIN D'ABONNEMENT

Abonnement pour quatre (4) numéros par année
(Toutes taxes incluses)

Tarif au numéro: 11.40 \$

Prix en vigueur jusqu'au 31 décembre 1996

ABONNEMENT ÉTUDIANT/ÉCRIVAIN	36.47\$ []
ABONNEMENT RÉGULIER	41.02\$ []
ABONNEMENT À L'ÉTRANGER	51.28\$ []
ABONNEMENT RÉGULIER POUR DEUX (2) ANS (Prix spécial pour huit (8) numéros, au Canada seulement)	72.93\$ []
ABONNEMENT RÉGULIER POUR TROIS (3) ANS (Prix spécial pour douze (12) numéros, au Canada seulement)	102.56\$ []

On peut aussi se procurer
la plupart des soixante (60)
premiers numéros d'Estuaire Chaque numéro 9.12\$ []
Sauf les numéros: 6-7-40-41

Nom _____

Adresse _____

_____ Code postal _____

Veuillez m'abonner à partir du numéro _____

**C.P. 337, Succ. Outremont,
Montréal, Qc H2V 4N1**